

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 42

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elle arriva à temps pour recevoir le dernier souffle de la mourante, elle colla ses lèvres brûlantes sur le front glacé de la morte, puis s'affaissant, elle fut prise d'un grand accès de désespoir.

Une ombre, dissimulée derrière les grands rideaux blancs, se montra.

La mère eut un mouvement; comme un geste d'éloignement. La jeune fille se dressa pâle et triste.

— Je suis Lucienne.

Et le lendemain, quand les cloches sonnaient à la petite église Sainte-Marie des Batignolles, que tout le quartier ému, marchait derrière un char tout blanc et chargé de fleurs, enfermé dans sa chambre, volets clos, de par l'ordre du médecin, l'aveugle sommeillait appelant sa Lucienne, et rêvant qu'elle était guérie et qu'elle allait lui apparaître.

On n'avait pas tendu la porte de la maison de l'aveugle, devenue la maison mortuaire, les lettres de deuil n'avaient donné rendez-vous qu'à l'église.

— Il ne faut pas que l'aveugle sache que sa fille est morte, se disaient les voisins mis en partie dans le secret.

Le lendemain, l'aveugle se sentant mieux, insista pour voir sa fille.

Le père résista :

— Elle est encore bien faible.

— Je vais me trainer jusqu'à sa chambre.

— Non, elle est levée.

— Levée et elle ne vient pas !...

— Le médecin a condamné sa porte, il lui défend toute émotion.

Il attendit vingt-quatre heures encore, mais il fallut bien enfin lui obéir.

On la lui amena.

Adrienne, qu'il appela Lucienne, parut, se soutenant à peine, secouée, comme si la maladie eût joué de ce corps durant de longues semaines. Oh ! cette comédie de la mort, il fallait la poursuivre jusqu'au bout, par bonheur elle était facile à l'enfant atterrée et épouvantée.

Et quand, retrouvant lui-même un peu de santé et de force, le père reprit ses promenades, au bras de sa fille, les voisins le saluaient en souriant, et les plus osés le félicitaient du rétablissement de celle-ci.

— Oui, oui, répondait-il, elle va bien à présent, la voilà sauvée, nous nous sommes retrouvés.

Le plus singulier est que si les uns et les autres eussent voulu préciser, ne sachant pas au juste, même ceux qui avaient eu vent de la disparition d'une des filles de la maison paternelle, ils eussent été embarrassés d'affirmer laquelle des deux était morte, quelle était celle des deux qui restait, et comment celle-là il fallait l'appeler.

— Lucienne, dit un jour le père à une brave femme qui hésitait.

— Ah ! Mlle Lucienne, reprit celle-ci très sincère et qui dit partout : il paraît que c'est Mlle Adrienne qui est morte, celle qui ne valait rien.

Oh ! les longues et belles promenades pour l'aveugle qui avait retrouvé sa Lucienne chérie, mais cruelles souvent pour Adrienne qui n'offrait au vieillard que le bras droit, ce bras qui, alors qu'elle était petite, avait été cassé et qui, on se souvient, était resté faible et douloureux.

Une fois, elle avait failli se tromper et elle en était restée pétrifiée de terreur.

Qui sait si ce seul fait n'aurait pas éveillé les soupçons du vieillard et, la supercherie découverte, c'était la honte pour elle, et pour lui la mort.

Mais non, elle n'oubliait pas son rôle, et étouffait bien

tout ce qu'elle sentait de personnel en elle pour ne rappeler que Lucienne ; et, quand le vieillard, dont les jambes venaient de plus en plus mauvaises, s'appuyait lourdement sur son bras malade, c'était en souriant qu'elle disait :

— Père, appuyez-vous plus fort.

Oh ! elle était bien Lucienne et personne n'eût songé à lui contester ce nom. Elle était arrivée à le croire elle-même, ayant fermé son cœur et le roman de sa vie, dont la première page était brûlée de ses larmes.

— Où sommes-nous ici ? dit un jour l'aveugle à sa fille : — rue des Dames.

— Pressons le pas, je n'aime pas cette rue.

— Pourquoi, dit la jeune fille dans un subit oubli du passé.

Parce qu'on m'a dit quelle l'avait habitée.

— Qui donc ?

— Comment qui ?... elle ! Adrienne.

— Ah !

Et comme la vieillesse, s'agrit quelquefois dans la douleur, le pauvre vieux se mit à se rappeler l'enfant et eut quelques mots durs à son adresse.

— Oh ! mon père ! dit-elle-ci, qui écoutait avec tristesse, ce n'est pas bien de l'attaquer ainsi, elle n'est pas là pour se défendre.

— C'est sa faute, sa place était ici pourtant.

— Non, sa place était ailleurs.

— Et comme l'aveugle étonné relevait la tête, Adrienne emportée par sa pensée, dit vivement : — Elle est morte.

— Morte, dit le vieillard avec un tremblement dans la voix.

— Oui, demandez dans le quartier.

— C'est singulier, j'en avais comme un pressentiment... Morte, répéta-t-il, effaçant d'un revers de main une larme qui s'échappait de ses yeux malades, fuyant toujours la lumière et s'entr'ouvrant à peine. Morte, c'est vrai, eh bien, ma foi, c'est un grand bonheur, l'idée de sa fin, car je ne voulais pas croire à mon pressentiment, me préoccupait souvent et me terrifiait. Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ?

— Oh ! jamais, dit la pauvre fille en sanglotant, d'abord à quoi bon, puisqu'elle est morte. EUGÈNE MORET.

Nous nous empressons de nous joindre à tous nos confrères de la presse lausannoise pour attirer l'attention sur les **Concerts d'abonnement** que donnera, cet hiver, **L'ORCHESTRE DE LA VILLE ET DE BEAU-RIVAGE**, et dont le premier aura lieu le 24 courant. Le jour choisi pour ces concerts est le vendredi.

MM. Kœlla et Masset ont bien voulu offrir leur précieux concours à la commission chargée de l'élaboration des programmes et de l'engagement des artistes. Tout nous promet, au point de vue musical, une saison réussie ; aussi ne saurions-nous trop engager le public à prendre des abonnements dont les prix sont d'ailleurs fort modiques.

Il est de toute nécessité, pour notre ville, d'assurer l'existence de l'Orchestre, seule ressource artistique qui paraît vouloir nous rester cet hiver.

L. MONNET.